

J.A. 1820 Montreux 1

TRIBUNE
DE

CAUX

Paraît tous les 15 jours
Rédaction, Administration : 1824 Caux
Tél. (021) 61 42 41. Chèques postaux 10-25 366

Fr. 0.60

5 avril 1968

3^e année

N^o 7



New World

Sportif antillais: **pourquoi je crois**

à la société multiraciale

Est-ce notre affaire, Mesdames?

Garde-barrière et passe-muraille...

Il y a des gens qui aiment les barrières. Ils en mettraient partout ! Et ils en voient partout, que d'autres traversent allègrement sans même y penser. Entendons-nous bien, je ne conseille à personne d'ignorer le garde-fou qui court le long du précipice et je suis la première à reconnaître l'utilité d'un parc à certaines heures pour l'éducation de mon fils. Non, c'est aux barrières entre les gens que je pense, contre les gens devrais-je dire, contre ceux qui ont d'autres conceptions, d'autres buts, d'autres couleurs, d'autres âges.

Là où il y a une barrière, c'est évident, il y a une peur qui rôde. Peur que l'on entre, peur que l'on sorte ; cela vaut pour un bout de jardin et cela vaut pour un syndicat ou un *bloc* comme l'on appelle aujourd'hui certains groupes de pays. Peur que l'on touche à notre statu quo, peur d'être submergés par « l'autre race », peur de l'inconnu tout simplement. Ou bien encore la peur d'être gagné par l'idée d'un autre lorsqu'on a soi-même des doutes qu'on veut ignorer. Et voilà, on se barricade !

Une de ces barrières est particulièrement en vogue aujourd'hui. La publicité se charge de nous le rappeler : il existe, nous dit-elle, un compartiment d'humanité auquel tout le monde devrait essayer d'appartenir à grands renforts de tubes de crème, de chansons, de fleurs, de couleurs vives, d'ourlets et que sais-je ? Un peu plus et elle donnerait ainsi un complexe de minorité aux millions d'infortunés qui n'ont pas de quinze à vingt-cinq ans !

Mais ne serait-elle pas plutôt en train de mettre dans une boîte de conserve ceux qui ont — très momentanément — cet âge ? L'étiquette de celle-ci porterait des mentions du genre : Attention, matières inflammables, manipuler avec précaution s'il vous plaît.

Alors on se penche avec sollicitude, mais de l'extérieur bien sûr, sur ces frétilantes créatures. On bat sa coulpe pour avoir mal préparé, mal organisé, mal orienté. Au besoin,

on baisse un peu son drapeau pour ne pas rebuter. On cherche les moyens d'attirer, d'amadouer, d'influencer sans en avoir l'air. On en vient à des traits de génie comme d'utiliser les sauterelles comme hameçon pour études bibliques !

« Nous ne voulons ni compréhension, ni blâme », écrivait l'autre jour une jeune fille de vingt-deux ans. « Nous avons besoin de critères absolus et nous voulons prendre part à la révolution du monde à venir. »

Il y a des parents qui acceptent la barrière, en levant les bras au ciel dans leur impuissance face à ces phénomènes d'enfants. Ils lui donnent le nom facile de conflit des générations et ferment les yeux en attendant que cela passe, espérant que les dégâts restent dans les limites de la décence. C'est encore plus confortable pour eux que d'admettre combien le conflit a peu de chose à voir avec l'âge.

Je connais une dame pour qui cette barrière n'existait pas, ni les autres non plus. Jeune, elle l'était par l'étendue de ses horizons — ceux des prairies autour de sa maison certes, ceux de son esprit tout autant. Elle avait choisi l'aventure de collaborer de tout son être au monde qu'elle souhaitait à sa famille.

Jeune, elle l'était par son refus de tolérer le mal et la médiocrité. « En bonne horlogère du Bon Dieu, disait un de ses amis, elle savait mettre le doigt sur l'endroit où les rouages intérieurs étaient bloqués. On n'était pas toujours très heureux d'être considéré comme une montre en réparation, mais après coup on lui était reconnaissant d'avoir vu juste. »

Jeune, elle l'était par la liberté qu'elle avait acquise des conventions, du milieu, de la mode en somme. Je connais tant de gens qui, sans additionner beaucoup d'années, sont tout ridés du dedans parce qu'ils ont renoncé à suivre leur cri intérieur pour se soumettre aux uns ou aux autres. Elle avait eu le courage de suivre

le chemin auquel elle croyait, sachant que ses amis risquaient de lui tourner le dos. Et si certains l'avaient fait, elle ne les avait pas, elles, exclus de son amitié.

Jeune, elle l'était, lorsqu'elle s'est éteinte l'autre soir, comme une bougie de Noël, jeune, parce qu'elle était prête à entreprendre une nouvelle étape.

Et maintenant, vous dirais-je son secret ? elle avait quatre-vingt-deux ans...

JACQUELINE.

La recette de la quinzaine

Un dessert de fête :

Gâteau à l'ananas

Pour 8 à 10 personnes :

1 boîte d'ananas
170 gr sucre brun
100 gr beurre
2 œufs
160 gr sucre
140 gr farine
2 cuillères à thé poudre à lever
1 pincée de sel
1 dl de lait

Faites fondre à feu doux en remuant le sucre brun et 50 gr de beurre. Ajoutez deux cuillères à soupe d'eau. Versez dans un moule à gâteau rond. Disposez sur ce sirop les tranches d'ananas. Pour le coup d'œil, vous pouvez ajouter par exemple des cerises confites.

D'autre part, battez en crème le sucre et les œufs. Ajoutez 50 gr de beurre fondu, puis, par petites quantités en alternant avec le lait, la farine tamisée avec la poudre à lever et le sel.

Battez énergiquement quelques instants et versez sur l'ananas.

Mettez 30 minutes à bon four.

Démoulez et servez avec le jus des ananas.



*Le spécialiste
du vêtement féminin*

la maison du tricot sa

lausanne

genève

neuchâtel

fribourg

cnaux-de-fonds

bâle

Des débats de l'UNCTAD à la réalité indienne



Channer

par Pierre Spoerri

Maigres résultats, en vérité, que ceux de la conférence des Nations Unies sur le commerce et le développement (CNUCED, en français ; UNCTAD en anglais) qui vient de terminer ses travaux à la Nouvelle Delhi. Certes on continuera de discuter le coût des matières premières, on reparlera du cacao, du sucre (le 17 avril à Genève) et les produits manufacturés en provenance des pays du tiers-monde pourront pénétrer librement dans les pays industrialisés. Ce dernier point représente en soi une révolution dans le commerce international, et il importe de ne pas le minimiser, même si, en réalité, il n'aura pas de grandes conséquences pratiques dans l'immédiat. Mais, comme le disait un haut fonctionnaire de l'ONU,

« on aurait pu atteindre ces mêmes résultats en quelques jours de discussions entre experts à Genève sans tout ce jamboree à la Nouvelle Delhi ». On n'ose pas penser aux millions qui ont été dépensés pour transporter et faire vivre en Inde pendant deux mois deux mille délégués et fonctionnaires...

Trois pays industrialisés seulement ont accepté de consacrer le 1% de leur produit national brut à l'aide au tiers-monde : la France, les Pays-Bas et la Suède. Les autres, (Suisse, Etats-Unis, pays communistes, etc.) en ont accepté le principe pour l'avenir, sans se lier pour le présent.

Comment donc les pays industrialisés ne voient-ils pas que leur refus de s'engager dans

la création d'un nouvel ordre économique international ne fera que pousser les pays du tiers-monde de plus en plus vers la « tentation chinoise » ? Les émules de Mao Tsé-toung auront beau jeu, en effet, de souligner à ces derniers l'échec des efforts des Nations Unies, financées par les pays « riches », qui semblent incapables de les aider à résoudre leurs problèmes. Alors, pourquoi ne pas essayer les méthodes révolutionnaires chinoises, pourraient-ils se dire poussés par le désespoir ?

Notre correspondant, Pierre Spoerri, était à la Nouvelle Delhi en mars, après avoir participé à l'ouverture du centre du Réarmement moral de Panchgani, et nous a envoyé l'article qu'on va lire.

UN mot poursuit nuit et jour le visiteur de la capitale indienne en ce mois de mars : UNCTAD. Des affiches le rappellent un peu partout ; les magasins offrent des prix spéciaux pour les délégués à la conférence ; les journaux en remplissent leurs colonnes économiques et politiques, publiant des comptes rendus plutôt monotones des discussions, ou épiçant la chronique locale de reportages quelque peu scabreux sur les activités « inofficielles » des différentes délégations. Les citoyens de la Nouvelle Delhi sont ainsi informés jusqu'au dernier détail du tra-

vail sérieux qui s'effectue à la conférence, souvent jusqu'à minuit, tout autant que des escapades d'autres délégués qui, trouvant « Delhi by night » trop ennuyeux, préfèrent aller se divertir pendant les week-ends à Bangkok ou ailleurs.

Pourtant, si un étranger à la capitale désire s'informer des vrais objectifs poursuivis par l'UNCTAD et des progrès de la conférence, il obtiendra autant de réponses différentes qu'il interrogera d'individus. Il remarquera que beaucoup de délégués occidentaux sont plutôt optimistes, soulagés que les dis-

cours violents dirigés contre eux par les représentants des pays en voie de développement soient moins fréquents que lors des sessions précédentes. Les délégués d'Asie et d'Afrique, par contre, sont de plus en plus déçus du manque de résultats concrets sortis de cette vaste confrontation.

Quant aux membres de « l'état-major » de l'UNCTAD, ils se divisent également en deux groupes : les optimistes et les pessimistes. Tous, cependant, regrettent que cette conférence ait eu lieu au moment où le système monétaire
(Suite page suivante)

UNCTAD (suite)

mondial est ébranlé. Les nations « riches », en effet, ne sont pas en mesure de garantir les promesses qu'elles seraient amenées à faire dans un élan de générosité.

Il est vraisemblable que les décisions d'ordre économique et politique qui résulteront de cette conférence ne seront pas à la mesure des énormes dépenses d'argent, de temps et d'énergie qui lui ont été consacrées. Pourtant, deux questions fondamentales ont été abordées, qui sont la clef de l'avenir du développement du tiers-monde.

Le surplus des riches

La première se rapporte à la nécessité de modifier l'évolution économique mondiale qui, pour le moment, tend inexorablement à rendre les pays déjà riches encore plus riches, et les pays pauvres encore plus pauvres.

Faisant allusion à cet état de fait, le président de la conférence, M. Dinesh Singh, ministre indien du commerce, résuma la discussion générale en disant :

Au cours de ces débats, j'ai souvent été amené à réfléchir aux causes de la croissance et de la chute des civilisations. Je me suis demandé si nous ne pouvions pas, par une « Charte du Développement », issue de cette conférence, promettre un nouvel avenir non seulement aux peuples qui doivent encore lutter pour trouver leur voie, mais aussi à ceux qui sont aujourd'hui à la pointe du progrès, afin de rompre le cercle vicieux qui semble conduire inéluctablement du développement à la décadence.

En d'autres termes, les gouvernements du monde pourraient-ils parvenir à un accord par lequel le surplus de certains pays — c'est ce « surplus » qui semble souvent conduire à la décadence — pourrait aider les pays pauvres à accomplir des progrès substantiels, et leur permettre de faire face à des problèmes qui sont quasi insolubles aujourd'hui ?

Si la conférence de l'UNCTAD a été l'occasion d'une prise de conscience de cette nécessité, cette réunion n'aura pas été vaine et elle portera des fruits au cours des années à venir.

L'exemple indien

L'étude des facteurs favorisant ou, au contraire, entravant le développement, telle a été la deuxième grande question abordée à la Nouvelle Delhi. A ce sujet, la situation indienne devrait fournir d'utiles exemples. L'Inde est, en effet, le pays du monde qui bénéficie de l'aide extérieure la plus importante ; c'est aussi celui où se trouvent concen-

trés tous les problèmes, imaginables et inimaginables !

Analyser les problèmes est une chose ; leur trouver des solutions en est une autre. Or, il s'est trouvé qu'en même temps que celle de l'UNCTAD, une autre conférence internationale se tenait sur sol indien, à Panchgani, nouveau centre du Réarmement moral, non loin de Bombay.

Au cours de cette conférence, plusieurs questions directement liées au problème du développement ont été abordées, et des solutions concrètes y ont été apportées. Mentionnons-en quelques-unes : le développement et la modernisation des villages ; la corruption, non seulement dans les villes, mais dans les administrations locales, voire tribales ; la violence qui éclate partout, divisant les castes, les classes et les groupes linguistiques ; la tentation de sécession qui pousse plusieurs États à se constituer en entités administratives autonomes, ou même à se libérer de la « tutelle » du gouvernement central ; enfin, les relations de l'Inde avec ses voisins.

On a parlé dans ces colonnes de la décision des paysans de la région de Panchgani de faire de leurs villages un exemple pour les 500 000 autres villages du pays. L'amorce en a été des réconciliations à l'intérieur de familles où les rivalités entre frères empêchaient tout développement. De plus, ces paysans indiens ont accepté avec empressement tout ce que leurs collègues venus d'Occident pouvaient leur enseigner. Dans un des villages où, depuis dix ans, l'application d'une nouvelle méthode de transplantation de riz avait déjà triplé la production, les paysans cherchaient à diversifier leurs cultures. Mais ils s'achoppaient au problème de la répartition des terres entre frères lors des successions... Ce problème fut abordé de front et résolu (voir *Tribune de Caux*, N° 5). Le morcellement des terres est l'un des grands problèmes de l'agriculture indienne ; aussi la solution qui fut trouvée dans ce village revêt-elle une importance qui dépasse son cadre géographique, car elle permet d'entrevoir une transformation de la situation alimentaire du pays.

La sécession ne résoud rien

L'Assam, dans le nord-est de l'Inde, souffre d'une maladie qui affecte tant d'États du tiers-monde — sans épargner d'ailleurs certains pays européens — le désir de minorités raciales ou linguistiques de s'administrer elles-mêmes. Cet État se désintègre lentement. Il y a quelque temps déjà, les tribus Nagas s'étaient révoltées contre le gouvernement de l'État et avaient obtenu, par la violence, la constitution d'un État séparé à l'intérieur de l'Union indienne. D'aucuns vont plus loin et réclament maintenant l'indépendance complète. Quelques tribus avoisinantes, les Mizos notamment, emboîtent le pas. Les Chinois se sont mêlés de l'affaire et ont invité des jeunes Nagas et des jeunes Mizos à venir s'entraîner dans des camps militaires au Yunnan.

Une quarantaine de Mizos et de Karsis (membres d'une troisième tribu qui réclame un État séparé) sont venus à Panchgani. Leur chef, député au Parlement de l'Assam, venait de participer à des négociations avec le gouvernement central de la Nouvelle Delhi. Des gens qui les ont abordés avant et après leur visite à Panchgani affirment que toute l'orientation de leur lutte a changé. Au lieu de cher-

Les questions qu'on n'a pas soulevées à l'UNCTAD

Tel était le titre d'un éditorial de Rajmohan Gandhi dans un numéro de l'hebdomadaire Himmat qui fut envoyé à tous les délégués à la conférence de la Nouvelle Delhi. « Les pays en voie de développement ont-ils le droit de demander de l'aide ? Ont-ils le droit de réclamer des concessions spéciales dans le commerce international ? Ont-ils le droit de recevoir des crédits sans promettre de les rembourser avec un intérêt convenable ? » Puis Gandhi fait la liste des « droits » qu'on a oubliés, d'après lui, dans son pays : « Nous avons le droit d'être reconnaisants pour ce qu'on nous donne et de remercier. Nous avons le droit de travailler aussi dur que nous le pouvons. Nous avons le droit de boucher, dans notre économie, les trous que notre propre corruption a ouverts... Nous avons le droit de refuser de participer aux manifestations de rue où autobus, trams et wagons de chemin de fer sont brûlés... Nous, les nations pauvres, nous avons aussi le droit de faire cesser les querelles coûteuses qui nous divisent... »

S'adressant ensuite aux pays riches, Gandhi leur demande : « Accorder de l'aide à un autre pays est-il une faveur ? Le but de l'aide est-il d'appuyer les efforts de développement des pays plus pauvres ou d'éliminer l'influence d'une puissance rivale ? Aider un pays ressemble-t-il à accorder une gratification de fin d'année, dont on peut décider l'importance, ou est-ce la simple conséquence d'un devoir moral, spirituel, religieux ? »

cher à gagner à tout prix des concessions spéciales pour leurs tribus, c'est toute la vie politique de l'Inde qu'ils veulent maintenant réorienter.

La solution viendra de l'intérieur

Ces quelques exemples montrent que la bataille du développement sera finalement gagnée à l'intérieur du pays et non par l'aide extérieure, même si celle-ci est très importante. C'est la conviction de Rajmohan Gandhi et de ses collaborateurs, qui sont décidés à lutter sans relâche pour donner au peuple indien un but commun qui, seul, préservera l'Union indienne de l'éclatement.

Peut-être les délégués à l'UNCTAD pourront-ils prendre exemple sur ces réalisations indiennes et les mettre en application dans leurs pays ? Cela aurait des conséquences plus immédiates et plus importantes, que l'introduction de certaines mesures décidées à la conférence elle-même. PIERRE SPOERRI.

Les fruits de qualité
Les légumes toujours frais
s'achètent chez

PITTELOUP
CLARENS

Tél. 61 41 41 / 42 / 43



Confiserie Stämpfli - Montreux

Dialogue avec le paysan...

L'article « L'agriculture qui manque de bras a besoin d'hommes » paru dans la *Tribune de Caux*, N° 5, nous a valu quelques lettres et coups de téléphone, parfois un peu amers, souvent encourageants. Voici tout d'abord l'opinion d'un paysan suisse :

« Il y a bien des années, les syndicats ouvriers défendaient la thèse que l'agriculteur devait améliorer son revenu en augmentant sa production et non pas ses prix. C'est ce qu'il a tenté de faire. Mais aujourd'hui, les consommateurs qui vivent dans un bien-être grandissant recherchent les viandes les plus fines, absorbent des quantités de thé, café, vins, whiskies et eaux gazeuses.

» Ainsi, alors que la production laitière augmente sans cesse, la consommation individuelle diminue. Si chaque Suisse utilisait un décilitre de plus de lait par jour, les excédents seraient résorbés... Il faut dire que comme paysans, nous avons aussi notre part de responsabilité. N'est-il pas vrai que des milliers de veaux sont engraisés sans lait naturel ? En fin de compte, ce n'est pas que nous ayons trop de lait dans nos seaux à traire qui crée le problème, mais trop peu de bon sens dans nos cervelles. »

D'un autre paysan suisse : « Il faut continuer l'analyse du problème agricole comme vous avez commencé à le faire. Il se pourrait, en dernier ressort, que seul Dieu détienne la clef de cet imbroglio ! »

Pendant ce temps, on lit qu'à Bruxelles, M. Mansholt propose que des centaines de milliers de petits exploitants renoncent à leurs vaches laitières. Il suggère qu'une prime de mille francs soit versée pour chaque bête abattue, en échange d'une déclaration écrite du bénéficiaire par laquelle il renoncerait à détenir des vaches.

Pour calculés qu'ils soient, les plans des technocrates donnent l'impression inquiétante que la clef dont faisait état notre correspondant fait défaut.

Mais tout bien considéré, n'appartient-il pas au paysan lui-même de sortir de la prison des plans que d'autres préparent pour lui et qui ne le satisfont pas ? La critique à l'égard des autres, mandataires du métier, gouvernements, n'est-elle pas l'expression de l'égoïsme décourageant de celui qui n'a aucune intention de payer lui-même le prix d'une recherche inspirée ? « Toute la sagesse des nations, s'est écrié un jour un délégué à la FAO, ne nous conduit qu'à promouvoir la misère généralisée ; tandis qu'à l'écoute de Dieu, nous pourrions trouver un plan d'abondance pour tous. » N'est-ce pas le prochain pas ?

J. F.

Après la « bombe » de M. Johnson

Les circonstances dans lesquelles le président Johnson a été amené à faire sa fameuse déclaration, dimanche dernier, ne sont pas sans rappeler le drame dans lequel se débattait la France en 1958. La guerre d'Algérie il y a dix ans, la guerre du Vietnam aujourd'hui, sont de celles dont l'issue militaire est incertaine ; pour des nations puissantes, habituées à imposer leur volonté et à se faire respecter, comment ne pas comprendre le véritable traumatisme qui en résulte ? Et puis, les impitoyables implications de tels conflits qui mettent en présence des grands et des petits, des blancs et des peuples de couleurs, sont telles qu'elles finissent par faire trembler sur leurs bases les traditions, les idées — et les carrières — les plus solidement établies.

« L'Amérique au tournant » titrait André Fontaine dans le *Monde*. C'est bien de cela qu'il s'agit. Quelle sera la réaction du peuple américain devant les événements actuels ? Sera-ce le chaos, venant apporter à Hanoi et Pékin une « preuve » de la faiblesse américaine ? Les Etats-Unis auront-ils aussi leur 13 mai ? Ou bien, une hypothèque étant levée par leur propre président, les Etats-Unis vont-ils voir dans une perspective nouvelle leur tâche de première puissance mondiale ?

On ne peut s'empêcher de penser que la France pourrait faire beaucoup pour aider l'Amérique à surmonter la crise actuelle. Malgré les coups d'épingle constants entre ces deux pays, ne sont-

ils pas en bien des points si semblables, dans leur force et dans leur faiblesse ?

Les Russes ont-ils eux aussi quelque chose à dire à l'Amérique ? Pourquoi pas ? Les événements actuels à Washington ne sauraient faire oublier ce qui se passe dans le monde communiste. Les Soviétiques ont appris à leurs dépens que les rapports entre les peuples, fussent-ils peuples frères, sont la chose la plus difficile à établir. Quant MM. Brejnev et Kossyguine pensent à Pékin ou à Prague, toute leur virtuosité idéologique ne saurait masquer les réalités humaines devant lesquelles ils sont aussi impuissants que M. Johnson.

Et nous, que pouvons-nous faire ?

En Suisse, on dit en haut lieu que l'on se prépare à l'éventualité d'une nouvelle conférence de Genève, et qu'en dix jours tout pourrait être prêt. Est-ce assez ? Non, car si les événements nous montrent que ni l'or, ni l'argent, ni la puissance militaire, ni la puissance industrielle, ni la supériorité intellectuelle ou idéologique ne sauraient être le fondement des relations entre les peuples, n'appartient-il pas à tous les hommes de se battre avec énergie pour que triomphe une autre conception de la société humaine ?

Quelqu'un a dit : « Chaque homme peut se voir sous trois angles différents : celui qu'il croit être ; celui que les autres voient ; celui que Dieu voit. » Pourquoi ne pas appliquer ce principe dans les relations internationales ; cela ferait une telle différence.

Tournant en Birmanie ?

Mille trois cents kilomètres de frontière commune séparent la Birmanie de l'Inde. C'est dans cette région montagneuse que des émissaires de Pékin se sont infiltrés au cours des dernières années, réussissant à soulever diverses tribus et créant une situation dangereuse et instable. Aussi la récente visite à La Nouvelle-Delhi du général Ne Win, président du Conseil révolutionnaire de Birmanie revêt-elle une importance particulière.

On se souvient que ce dernier avait pris le pouvoir en Birmanie il y a six ans, emprisonnant tous les hommes politiques y compris l'ancien premier ministre U Nu. Depuis, son attitude a évolué ; il a relâché déjà plusieurs centaines de prisonniers politiques, dont la plupart, ainsi que le souligne un correspondant, sont des hommes dont le patriotisme ne saurait être mis en doute. « Que ceux-ci sachent dorénavant dépasser leur amertume, et que Ne Win soit en mesure de leur donner des responsabilités correspondant à leurs capacités, et la Birmanie pourrait enfin construire un régime plus fort. »

La rébellion communiste est encore loin d'être matée, malgré certaines défections retentissantes dans l'une des factions du parti. Mais les campagnes sont encore fortement noyautées, d'après les meilleures méthodes utilisées par ailleurs par le Viet-Cong. Pékin prétend que Ne Win ne con-

trôle que « deux tiers de la Birmanie de jour et un tiers de nuit ».

« Sans aucun doute, ajoute notre correspondant, la visite de Ne Win à Delhi lui a donné l'occasion de faire preuve d'un esprit de clémence grandissant, de réviser d'une façon plus réaliste ses liens « socialistes » internationaux et de sortir de la tour d'ivoire où il avait enfermé son pays appelé autrefois « le pays du sourire ».

TRIBUNE DE CAUX

Paraît le vendredi tous les 15 jours

Publié par Editions

Théâtre et Films de Caux S. A.

Rédaction, administration, publicité :

1824 Caux

Tél (021) 61 42 41 CCP 10 25366

Abonnement ordinaire d'un an :

Suisse Fr. 15.—

Autres pays Fr. 18.—

France : 20 F. à verser par mandat

de versement international

Prix spécial pour étudiants :

Suisse : Fr. 9.—

France : F. 10.—

Rédacteurs responsables :

Daniel Mottu, Paul-Emile Dentan

Imprimerie Corbaz S. A., Montreux

garage de bergère



vevey

Téléphone 51 02 55

Le problème racial en Grande-Bretagne

par Jean-Jacques Odier

Le récent coup de frein donné par le gouvernement de Londres à l'immigration est une arme à deux tranchants. D'un côté, cette mesure évite à la Grande-Bretagne de voir s'accroître encore les problèmes résultant de la cohabitation de plusieurs races. De l'autre, elle représente un manquement manifeste à la parole donnée et déprécie le passeport britannique, compromettant ainsi deux valeurs qui faisaient la réputation du Royaume. Pour ralentir l'afflux d'immigrants de couleur, la nouvelle loi introduit une subtile distinction entre les sujets de Sa Majesté « qui peuvent justifier de liens étroits et substantiels avec la métropole » et... les autres. On ne pourrait mieux traduire l'embaras des ministres de M. Wilson.

De toute façon, la décision du gouvernement britannique braque à nouveau l'attention du public sur la question raciale. Le *Times* vient de consacrer six articles à la montée mondiale du « Pouvoir noir ». Les journaux du dimanche abordent la question raciale sous les angles les plus divers. Cette soudaine publicité ne va certainement pas aider à refermer la plaie.

Le plus inquiétant, c'est de voir les journaux et d'entendre des personnalités poser la question : l'Angleterre est-elle en passe de connaître les mêmes « long, hot summers » (les étés longs et chauds) que l'Amérique a subis ?

Nous avons interrogé un des hommes les mieux informés sur la situation, le cricketer antillais Conrad Hunte. Mais avant de lui passer la parole, donnons quelques faits.

En Grande-Bretagne, on compte actuellement plus d'un million d'immigrants de couleur, ce qui ne représente que deux pour cent de la population totale. Mais dans certaines villes industrielles, la proportion est déjà beaucoup plus forte. Ici, à Birmingham, où l'on dénombre 72 000 habitants de couleur — un quinzième de la population — les services de l'enseignement, du logement et de la santé en sont déjà à un point de saturation. Le taux de natalité de la population de couleur est deux fois et demi plus fort que celui observé chez les Blancs. En six ans, le nombre des enfants « immigrants » (puisque c'est la discrète épithète qu'on leur donne) a augmenté de 3500 à 18 000. A Handsworth,

banlieue de Birmingham, une école de 390 élèves ne compte que 30 Blancs, dont 14 en dernière année.

Observe-t-on une discrimination dans les écoles, le logement, l'emploi ? Le contraire serait étonnant. Mais il faut dire que de sérieux efforts sont faits par une quantité d'organismes aux sigles compliqués pour tenter de réduire les causes de tension. Toutefois, il y a des réalités dont on ne peut nier la complexité. Beaucoup d'immigrants ne parlent pas anglais. Beaucoup n'ont aucune formation professionnelle. Les habitudes de vie sont radicalement différentes, plus différentes que ne le sont celles des Noirs et des Blancs aux Etats-Unis.

Et il ne faut pas oublier non plus la division grandissante entre races à l'échelle du monde. Les articles du *Times* analysent la minutieuse orchestration à laquelle se livrent les organisations extrémistes sur tous les continents. Les visites de militants comme Stokely Carmichael, Malcolm X. et Rap Brown en Angleterre ces dernières années font partie de ce plan d'ensemble. Voilà les réalités avec lesquelles la Grande-Bretagne doit compter désormais. C'est pour répondre aux nombreux points d'interrogation que soulève cette situation que nous nous sommes entretenus avec Conrad Hunte.

Interview de Conrad Hunte

Certains journaux anglais parlent ouvertement de l'éventualité d'émeutes raciales en Grande-Bretagne. Qu'en pensez-vous ?

C'est une réelle possibilité. Bien des dirigeants que j'ai rencontrés disent que la question n'est pas de savoir si cela va avoir lieu, mais quand et à quelle échelle. Cependant, je sais aussi qu'il y a dans les deux communautés des chefs réfléchis qui s'emploient à prévenir la violence. Ces hommes doivent être appuyés des deux côtés.

Quelles sont les forces au travail ?

Des mouvements de gauche et de droite exploitent pour leurs propres desseins égoïstes les injustices et les causes de friction existant entre les races. Certains des militants du « Pouvoir noir » étudient les pensées de Mao Tsé-toung afin de mettre en pratique son style de révolution. D'autres militants du « Pouvoir noir » que j'ai rencontrés sont sincères dans leur désir de changer la structure de la société, pensant que cela suffira à assurer à tous les hommes des droits égaux. Je crois cependant qu'ils feront écho à l'idée qu'en plus des changements de structure il faut également changer les hommes.

Voyez-vous un même schéma se dessiner à l'échelle internationale dans les mouvements d'affrontement racial ?

On peut dire que le mouvement du « Pouvoir noir » en Grande-Bretagne a été inspiré



New World

Le nom de CONRAD HUNTE est connu de tous les Britanniques. Capitaine adjoint du club antillais de cricket, il a beaucoup contribué à faire de son équipe la meilleure du Commonwealth. Et si, cette année, les Antillais n'ont pas brillé comme d'habitude dans les rencontres qui les opposaient, sur leur propre terrain, à l'équipe anglaise, ce n'est peut-être pas étranger au fait que Hunte a renoncé, à la fin de 1967, au cricket professionnel. La solide réputation sportive de Hunte est aujourd'hui un atout entre ses mains dans la campagne qu'il a lancée depuis quelques mois pour s'attaquer aux causes de la tension raciale en Angleterre.

par Stokely Carmichael. Les convictions d'hommes comme lui, comme Malcolm X. et comme Rap Brown ont eu une influence directe sur le mouvement en Grande-Bretagne.

Quels sont à votre avis les effets de la nouvelle loi d'immigration ?

Je comprends les difficultés actuelles de la Grande-Bretagne sur le plan économique et il est vrai qu'il se pose de sérieux problèmes de logement, mais l'adoption de la nouvelle loi est une mesure qui a été prise dans un climat de panique et qui contribue à durcir les positions sur le problème racial dans tout le Commonwealth. Si la Grande-Bretagne avait su prévoir l'événement et s'était occupée de la question en consultation avec le Kenya, l'Inde et le Commonwealth, les difficultés actuelles n'auraient pas vu le jour.

Les cas d'injustice et de discrimination à l'égard des immigrants sont-ils les vraies causes de frictions ?

La confiance manque entre les communautés. Les Britanniques prennent peur en pensant à leur emploi, leur sécurité, leur famille. Les communautés d'outre-mer, d'une manière générale, viennent en Grande-Bretagne pour ce que ce pays peut leur donner : de meilleures conditions de logement, de meilleurs emplois et de meilleures chances dans la vie pour leurs enfants. Ces choses sont nécessaires, mais les attitudes sont faussées.

Si nous pouvions amener les immigrants à penser aux besoins globaux de la ville où



Votre fournisseur
de
fenêtres normalisées

FABRIQUE DE FENÊTRES SA
6110 WOLHUSEN

Tél. (041) 87 12 29

Stocks importants

ils habitent plutôt qu'à eux-mêmes, ces problèmes trouveraient plus facilement leurs solutions.

Et les Britanniques ?

Le simple citoyen britannique a su, à travers l'histoire, relever les défis qui lui étaient lancés. Malheureusement, depuis la guerre, aucun dirigeant n'a su offrir aux Anglais un objectif à la mesure de leurs qualités et de leur génie propre. Je crois que le simple citoyen sera prêt à se mobiliser pour construire avec les autres races une société nouvelle, dans une communauté d'intention, où la force de caractère compte plus que la couleur de la peau.

Quels sont vos espoirs dans ce domaine ?

Depuis l'automne 1967, j'ai lancé une campagne dans quinze localités de Grande-Bretagne y compris Smethwick et Small Heath, dans l'arrondissement de Birmingham, où les familles d'outre-mer vivent en grand nombre. J'avais à mes côtés une équipe d'hommes et de femmes appartenant à différentes races. Nous avons notamment projeté devant des auditoires multiraciaux des films du Réarmement moral qui soulignent la primauté du caractère sur les différences de races. Nous nous sommes entretenus avec des commissaires de police, des directeurs d'offices du logement, de l'éducation et de l'emploi aussi bien qu'avec des chefs des communautés d'immigrants. Nous apprenons à aimer la Grande-Bretagne comme notre propre patrie et à vivre ici en fonction de ce que nous pouvons apporter au pays et non de ce que nous pouvons en tirer. Les dirigeants des deux communautés cherchent maintenant à se rencontrer pour discuter des problèmes de logement, de police, etc.

Depuis dix ans, M. Hunte, vous avez fait une carrière de sportif professionnel. Quelles sont les raisons qui vous ont amené maintenant à lancer cette campagne ?

J'ai vu l'assaut des forces du matérialisme de gauche et de droite qui exploitent les injustices et les torts du passé pour leurs fins égoïstes. Je me suis rendu compte que ce processus aboutirait à une recrudescence de la haine et de la violence dans le monde. Le Réarmement moral a fait fondre ma propre haine et je me suis senti appelé à abandon-

ner la sécurité que me procurait le cricket et à donner ma vie, sous le regard de Dieu, pour guérir la désunion du monde.

Pouvez-vous me donner quelques exemples des résultats de votre campagne ?

Bien sûr. Je pense à un homme comme Martin Murray, vice-président de l'Association nationale des West Indies (Antilles anciennement britanniques). Il y a trois mois, il a dirigé une marche de protestation dans l'arrondissement de Londres où il habite pour s'élever contre des brutalités de la police à l'égard de personnes de couleur. Puis il a rencontré le Réarmement moral. Il s'est aperçu qu'il ne suffisait pas de protester contre ce qu'il considérait comme des injustices, mais qu'il fallait se battre pour ce qu'il savait être juste. Prenant la parole récemment à une rencontre au Centre artistique de Westminster, sur le thème « Différentes races en Grande-Bretagne, casse-tête ou espérance ? », il a déclaré : « Depuis que j'ai changé mon attitude grâce au Réarmement moral, les rapports avec la police de mon arrondissement sont devenus harmonieux. Cet après-midi même, la communauté d'immigrants rencontrera les chefs de la police de notre quartier pour discuter des problèmes locaux. »

Vous parlez d'une société nouvelle. Quelles devraient à votre avis être ses caractéristiques ?

Je veux voir se créer en Grande-Bretagne et partout ailleurs un type de société où chacun prend soin de son voisin et partage ce qu'il possède afin que chacun puisse avoir le nécessaire ; une société où les hommes apprennent à pardonner au lieu de se venger ; une société où gouvernants et gouvernés s'alignent à des critères absolus d'honnêteté, de pureté, de désintéressement et d'amour et se mettent à l'écoute de la voix de Dieu pour lui obéir. Un nouveau type de société requiert un nouveau type d'homme qui soit imperméable aux pressions de sa propre race et à celles de l'ambition, de la jalousie et de la peur.

Il ne peut y avoir d'intégration raciale en Grande-Bretagne sans le Réarmement moral, sans un changement révolutionnaire des mobiles et des objectifs de toutes les races, chacun commençant par la sienne. Il ne suffit pas de supprimer les causes de la tension. Une vraie intégration signifie que chacun, quelle que soit sa race, puisse contribuer à bâtir un monde d'abondance, de foi et d'espoir.

Trois Nantais rentrés d'Inde

Répondant à l'appel que Rajmohan Gandhi avait lancé à Nantes il y a quelques mois, trois habitants de cette ville viennent de passer dix semaines en Inde.

A leur retour, il y a quelques jours, ils ont été questionnés par la presse et la télévision de leur région. Pour M. Le Goff, électricien au port de Nantes, délégué syndical, père de deux enfants, le point culminant du voyage a été les journées passées dans l'Etat de Goa que Rajmohan Gandhi les avait chargés de mobiliser pour le Réarmement moral. Ils y ont rencontré les hommes politiques depuis le premier ministre provincial, le clergé, les syndicalistes, les journalistes.

M. Nosley, polytechnicien, père de deux enfants, souligne l'importance de la conférence de Panchgani où ils ont trouvé des Indiens de toutes régions et de tous milieux décidés à se battre pour relever l'Inde.

Qu'ont-ils retiré du voyage ? M. Le Goff y a vu la nécessité pour les syndicalistes français de penser au-delà de leurs propres problèmes. « C'est bien souvent en voyant les problèmes des autres qu'on trouve la solution aux siens », dit-il. Quant à son collègue, M. Pays, employé aux établissements Carnaud, père de trois enfants, il espère que d'autres syndicalistes français se rendront en Asie. Il estime que ceux-ci pourraient aider leurs collègues indiens à ne plus se servir du syndicalisme pour leur intérêt personnel, comme c'est le cas aujourd'hui. Ainsi des hommes qui se préoccupent vraiment de l'intérêt de la communauté qu'ils représentent ont un message très important à apporter.

Ceci correspond à la demande qui leur a été faite par un député de Goa d'envoyer des hommes pouvant insuffler au pays la force de caractère plutôt que des capitaux.

Souhaitons maintenant que ces trois Nantais, forts de l'expérience qu'ils ont eu la chance d'acquérir au cours de ce périple, sauront mobiliser leurs compatriotes au-delà de leurs préoccupations immédiates. La bataille pour que les Européens prennent leurs responsabilités n'est pas moins ardue et certes aurons-nous bientôt l'occasion d'entendre à nouveau parler d'eux.

DUBIED

honore une tradition

La marque centenaire de ses

machines à tricoter

en est la meilleure preuve

Edouard DUBIED & Cie S.A., Couvet

ALBERT **HELD** & Cie S.A.
MONTREUX

Maison fondée en 1864

Portes insonores — « Accordéon »
Fenêtres bois et bois + métal
Boiseries soignées
Bureaux de direction
Agencements de magasins, de café,
de restaurants, etc.

Conférence de Pâques à Caux

Comment affronter le monde de 1968 ?

Ce thème général sera abordé au cours des séances générales publiques qui auront lieu tous les matins, du vendredi 12 au lundi 15 avril, de 10 h. 30 à 12 h.

Ouverture : Jeudi 11 avril à 20 h. 15

Parmi les orateurs figurent notamment les Suisses qui ont participé ces derniers mois à l'action du Réarmement moral en Inde (samedi 13, à 10 h. 30) ainsi que des dockers australiens qui viennent d'effectuer une tournée dans les ports de l'Océan Indien, de la Méditerranée et de l'Atlantique.

Au théâtre :

Vendredi-Saint, 12 avril à 14 h. 45, une présentation moderne de la Passion

L'ECHELLE

pièce en un acte de Peter Howard jouée par une troupe romande.

Samedi 13 avril à 20 h. 35,

PITIÉ POUR CLÉMENTINE

comédie musicale de Jean-Jacques Odier

avec Michel Orphelin, Joby Valente, Patrick Lorsain, Henri Thébaudeau

(Train spécial à 22 h. 45 pour Montreux, après la représentation)

Dimanche de Pâques, le 14 avril à 14 h. 45, la revue européenne

IL EST PERMIS DE SE PENCHER AU DEHORS

dans le cours de sa tournée en France, Angleterre, Suède et Suisse.

Les représentations ont lieu sur invitation. Les spectateurs auront la possibilité de soutenir financièrement les productions artistiques du Réarmement moral.

Les lecteurs de la **Tribune de Caux** peuvent se procurer des cartes d'invitation auprès de notre rédaction.



Afrique Orientale Afrique du Sud

Depuis le 4 avril, une nouvelle liaison directe relie la Suisse au cœur du fascinant continent africain.

NAIROBI - DAR ES SALAAM - JOHANNESBURG

Les confortables DC-8 Jets de Swissair ainsi qu'un service discret et attentionné feront de votre vol une réussite.

Tous renseignements, réservations et billets
auprès de votre agence de voyages IATA ou

SWISSAIR



Genève, tél. 022 / 31 98 01